

Essais étrangers

Number 39, March–April–May 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19798ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1990). Review of [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (39), 57–65.

ÉLOGE DE

Ricardo Paseyro
Laffont, 1989 ; 19,95 \$

La société antique était massivement illettrée, ce qui pour l'auteur de *L'éloge de l'analphabétisme à l'usage des faux lettrés* n'est nullement à confondre avec de l'inculture : « L'analphabète athénien participe de plain-pied aux affaires de la cité, dont les valeurs lui apportent une théogonie, un cadre de vie, une vision esthétique de l'existence. » En revanche, l'obsession égalitariste, voir égalisatrice de nos sociétés (rien à voir avec un légitime souci d'égalité en droit) s'est traduite, entre autres choses, par cette fameuse « démocratisation de l'enseignement » qui pourrait bien n'être qu'une farce aux conséquences tragiques.

Une partie de cette vigoureuse et réjouissante diatribe me trouble cependant ; élevé dans la tradition républicaine française (école gratuite, laïque et obligatoire), j'ai été accoutumé à associer alphabétisation massive et niveau de conscience accru, or selon Ricardo Paseyro les choses seraient loin d'être aussi idylliques ! Le débat promet d'être animé, car l'auteur ne qualifie-t-il pas la « grande Révolution » de « premier régime totalitaire des temps modernes » (gare au blasphème !) et les plans d'alphabétisation d'alors, de manœuvres propagandistes forcées. En outre il démontre que la rage alphabétisatrice n'épargne aucun régime, à plus forte raison ceux qui s'inspirent du fascisme ! Comment en effet asséner le gros bâton de la propagande sur des crânes analphabètes sans développer chez eux un minimum d'aptitude au gavage ?

Vous êtes-vous demandé d'où nous venait ce malodorant raz de marée des jargons *faux lettrés* ? ces bavardages de perroquet inlassablement répercu-



tés par les médias ? Regardez un peu du côté des faux historiens de l'art et interrogez cette fréquentation hystérique des musées, à un signal donné, par des foules dépourvues du moindre esprit critique. Et si vous désespérez d'un paysage culturel aussi désolé que désolant, vous trouverez dans ce livre matière à ne pas mourir complètement idiot !

Patrice Remia

L'INTERPRÉTATION DES TEXTES
Sous la direction de
Claude Reichler
Minuit, 1989 ; 17,95 \$

Recueil d'articles signés Jean Molino, Roger Chartier, Christian Jouhaud, Claude Reichler, Marie-Jeanne Borel, Nicole Loraux et Jean-Michel Adam, cet ouvrage collectif témoigne, si besoin en était, du renouveau des études herméneutiques.

Bien que résolument chassée du domaine des études littéraires à l'époque du structuralisme triomphant, l'interprétation est maintenant de retour. Inspirée des travaux de Paul Ricœur, elle s'oppose autant à

l'empirisme positiviste, qui ne constate que des différences, qu'à l'idéalisme abstrait, qui ne distingue partout qu'une seule et même structure. En cela, la nouvelle herméneutique semble bien constituer une troisième voie, aussi éloignée des élucubrations impressionnistes que des excès structuralistes, puisqu'il s'agit, en somme, d'établir de nouveaux protocoles de lecture.

Comme tous les ouvrages collectifs, celui-ci est inégal. Le chercheur y trouvera cependant des articles propres à stimuler la réflexion. On pense, en premier lieu, à la contribution de Molino, où sont posées les questions capitales de la nature du *symbolique* et de la position du texte symbolique dans le processus de production/réception des objets culturels. On pense aussi au texte de Chartier et Jouhaud, qui

propose une lecture de l'histoire comme histoire de la lecture (« L'histoire de la lecture, conçue désormais non seulement en termes de compétence, mais surtout de modalités spécifiques de déchiffrement et d'appropriation, s'attache à la reconstruction des contraintes, des circonstances, qui installent dans le temps l'acte de lire. »). Signalons, enfin, l'article fondamental de Jean-Michel Adam, intitulé « Pour une pragmatique linguistique et textuelle ». Y est traitée en profondeur la question épineuse des rapports de la linguistique au domaine discursif. Nous lisons là une excellente synthèse de la question, assortie d'aperçus éclairants, voire inédits. Ainsi, pour Adam, une véritable interprétation des textes comme discours, c'est-à-dire comme objets liés à un contexte social et spatio-temporel, doit disposer d'un modèle qui puisse articuler discours et institutions.

Il apparaît ainsi, en définitive, que les études herméneutiques sont un lieu privilégié de convergence et de pluridisciplinarité. L'interprétation tend en effet à rendre le discours à toute sa complexité linguistique, pragmatique, sociologique. C'est cette complexité que nous rappelent sans cesse les études consignées dans *L'interprétation des textes*.

Robert Dion

ADIEU LA RAISON
Paul Feyerabend
Seuil, 1989 ; 42,95 \$

Le public francophone a compris, depuis *Contre la méthode* (Seuil, 1979), que Feyerabend était un des plus importants philosophes de la science de notre époque. La popularité de l'ouvrage a d'ailleurs de quoi surprendre, car ses analyses, souvent techniques, n'ont guère d'indulgence pour les lecteurs ; le succès démontre la pertinence d'une interrogation sur ce qui est sans doute la forme de discours dominante dans notre société : la science.

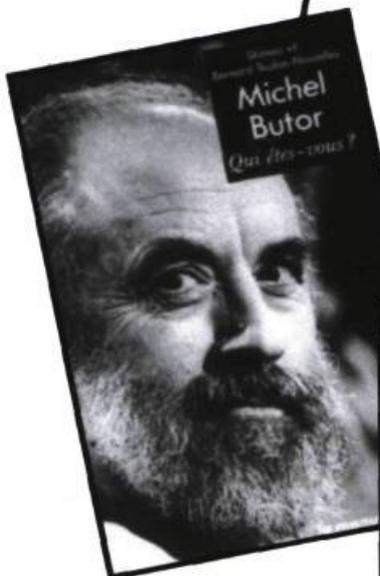
On retrouve dans *Adieu la raison* certains des thèmes chers à Feyerabend. Il refuse de séparer le discours scientifique des autres formes de réflexion humaine. Il tient à le replacer dans les débats sociaux et politiques qui l'entourent. Il refuse de croire que les

énoncés scientifiques sont le discours-du-Vrai. Pour lui, la science, les sciences sont des formes culturelles porteuses non seulement de connaissance, ce qui est évident, mais aussi de pouvoir, ce qui est moins clair pour beaucoup de gens. Rien de surprenant pour un penseur s'avouant lui-même disciple de T. Kuhn.

Ce qui est plus nouveau, cependant, et constitue en quelque sorte la trame et l'originalité de ce dernier livre, c'est l'accent mis sur le pluralisme. En s'opposant au positivisme et aux travaux de Popper, Feyerabend tient surtout à rejeter une conception qui fait du mode de pensée scientifique le seul valable. Pour lui, cela donne une image désincarnée (et donc irréaliste) de la science et des scientifiques, qui sont tout autant assoiffés de contrôle que n'importe qui. Présenter la science comme le langage du Progrès, c'est taire ses compromissions avec la destruction écologique, l'annihilation des cultures différentes, la domination totalitaire. Le discours invoquant la Raison (avec majuscule) est donc déraisonnable et, à la limite, mène notre planète au suicide. Notre temps a non seulement besoin de connaissances objectives, mais aussi de compassion et d'humanisme, ceux-ci donnant leur sens à celles-là.

Tous ces thèmes sont proches de la théorie anarchiste de la connaissance que l'auteur développe depuis des années. Ils sont aussi d'une grande actualité sociale et philosophique. Ce livre est donc à recommander à quiconque veut avoir « la teste bien faite ».

Mais il faut être prêt à y mettre le prix : si certains des chapitres sont d'un abord facile (en particulier le dernier, qui présente un agréable résumé des principales thèses de l'auteur), d'autres développent des points horriblement techniques

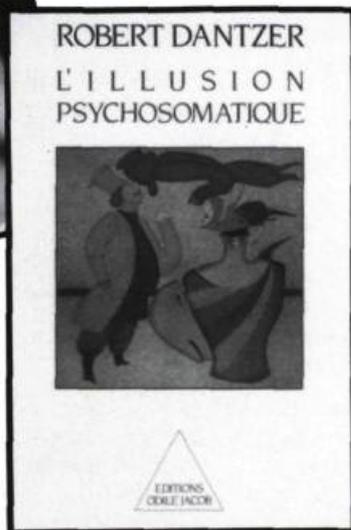


d'histoire de la philosophie. Cela nous permet d'en apprendre sur certains aspects moins connus d'Aristote et de Xénophon, mais on peut penser que leur rapport aux questions contemporaines de la philosophie des sciences est trop lointain pour intéresser même les plus fanatiques des scientifiques. Il est à prévoir que ce livre n'aura pas la popularité des précédents ouvrages de l'auteur.

Pierre-André Tremblay

MICHEL BUTOR
Skimao et
Bernard Teulon-Nouailles
La Manufacture,
1988 ; 19,95 \$

Voilà un essai tout indiqué pour ceux qui désirent s'initier à la littérature du grand Michel Butor avant de s'engager dans une œuvre fort complexe, mais combien riche ! C'est cette complexité que ce Michel Butor de Skimao et Bernard Teulon-Nouailles tente de dénouer en examinant point par point les étapes d'une œuvre qui compte à son actif une cinquantaine de publications étalées sur plus de trente ans. Les auteurs posent quelques points de re-



père propres à établir les liens qui s'imposent entre les livres, et exposent efficacement les grandes lignes thématiques, idéologiques ou formelles qui préoccupent l'écrivain. Les trois quarts de l'essai traitent des romans et des essais (j'inclus ici les études (*Mobile*) et les récits de rêves). Quatre autres minces parties nous proposent, notamment, d'intéressants entretiens, quelques lettres inédites de Butor à Georges Perros, et un texte, inédit également, à propos de Picasso.

Donc, *point fort* de l'essai : le souci, selon une problématique d'ailleurs chère à Butor, de situer l'œuvre dans une perspective diachronique avant d'en faire une étude proprement synchronique ; *point faible* : l'emploi (surtout chez Bernard Teulon-Nouailles) d'une syntaxe hermétique à plaisir, ce qui peut agacer à la longue ou paraître préten-

tieux. Mais, en définitive, une excellente introduction à l'œuvre de Butor, peut-être la meilleure parue à ce jour. Ce Michel Butor atteint à l'objectif de tout texte de cet acabit, où l'essai donne le goût de lire ou de relire l'écrivain. C'est un gros plus.

François Ouellet

L'ILLUSION PSYCHOSOMATIQUE

Robert Dantzer
Odile Jacob, 1989 ; 33,95 \$

Spécialiste de l'étude — scientifique — des émotions, Robert Dantzer présente une synthèse des travaux sur la biochimie des émotions, du stress et sur l'immunologie.

Au-delà de l'intuition holiste, partagée par toutes les médecines traditionnelles et alternatives (ce qui n'inclut pas la médecine scientifique occidentale), que peut-on affirmer sur les liens entre le corps et l'esprit ? Dantzer explore le « comment ça marche » dans un langage assez technique, même s'il se veut vulgarisateur et s'il polémique avec les psy. Il reproche à ceux-ci d'échafauder de grandes théories que la biochimie disqualifie complètement, sans qu'ils en prennent acte. Mais, polémiste, il s'en prend surtout aux nouvelles thérapies, du corps et de l'esprit.

Comment l'approche biomédicale scientifique peut-elle intégrer une vision holiste ? Il n'est pas simple dans ce domaine où tout se tient de démêler la cause de l'effet (ce qui ne veut pas dire pour autant que *toutte* est dans *toutte*). Dantzer essaie de cerner ce qui relève du physique, puis du psychique, puis explore comment cela circule entre les deux, via quelles hormones, quelles molécules... et dénonce l'illusion, pour ne pas dire la tentation simplificatrice, d'établir des hiérarchies, des modèles linéaires. Il pose plusieurs points sur plusieurs i en ce qui concerne les expériences qu'il commente, dont il signale les limites et les lacunes ; de plus, il est vigilant en matière d'éthique de la recherche.

De petits dessins illustrent les expériences discutées, dont les bas de vignettes contiennent les détails techniques. Du beau travail d'édition.

Un seul regret : l'auteur n'y est plus du tout quand il parle des thérapies alternatives, qu'il met toutes dans le même sac... à poubelle, avec l'astrologie et la parapsychologie ; mais comme il n'y consacre que quelques pages à la fin, on peut toujours les sauter !

Andrée Fortin

LES FONCTIONNAIRES DIVINS

Politique, despotisme, et mystique en Chine ancienne

Jean Lévi

Seuil, 1989 ; 31,95 \$

« Il n'y a pas de réalité cachée, pas plus qu'il n'existe des vérités immuables qui masqueraient les apparences, il n'y a que des objets dont la réalité même est le devenir, si bien que saisir la vérité, êtreindre le réel, ce n'est pas remonter aux concepts, atteindre des vérités fixes, mais tout au contraire embrasser les accidents de la matière dans la chaîne du temps. »

Ceci est extrait de l'ouvrage de Jean Lévi qui, bien que sinologue au CNRS (France), ne se croit pas pour autant auto-risé à nous faire mourir d'ennui. La période de l'Histoire chinoise dont il est question ici va des « Royaumes combattants » (V^e siècle avant J.C.) jusqu'à la dynastie des Tang (IX^e siècle).

Le texte cité met en lumière une méthode d'accès à la connaissance notablement différente de celles qui ont dominé l'évolution de la pensée en Occident, et cela est particulièrement vérifiable si l'on songe, par exemple, à l'œuvre de Platon. La pensée grecque, jusque dans ses conséquences actuelles, démontre la capacité opérationnelle des concepts, la possibilité prométhéenne d'atteindre à l'essence afin d'en entreprendre éventuellement la transformation !

« L'ordre et l'enchaînement des idées, par conséquent ceux des mots sont les mêmes que ceux des événements », écrivait Spinoza qui ne pouvait mieux exprimer ce point crucial de l'héritage grec. La pensée traditionnelle chinoise par contre semble avoir été dominée par un scepticisme radical, qui a conduit à privilégier, sinon les apparences dans le sens usuel

du terme, mais disons-le, une forme du réalisme, ou encore, de l'empirisme, d'où l'accent mis sur les rites, les manières, les formulations. Ainsi l'énoncé : « une montagne est une montagne et n'est pas une montagne », traduit pour le moins un doute quant à l'efficacité conceptuelle même.

La recherche historique est toujours d'une certaine façon l'histoire du présent. Je suis donc convaincu que le livre de Jean Lévi, parce qu'il évoque une Chine contemporaine des sources intellectuelles de l'Occident, permet d'utiles comparaisons. En outre, cette tranche de quatorze siècles qu'il nous invite à parcourir éclaire quelque peu certains aspects du despotisme dans la moderne *Catay*.

Patrice Remia

LA TENTATION NIHILISTE

Roland Jaccard

PUF, 1989 ; 18,15 \$

Ni traité du désespoir ni somme sur le sujet de la mélancolie et du néant, l'ouvrage de Roland Jaccard serait plutôt à classer dans la catégorie florilège et hommage. Hommage au nihilisme et à ses adeptes dont le regard sur le monde est parfois si pénétrant.

Dès les toutes premières pages de son livre (qui en compte à peine 140, mais combien nourrissantes !), on sent d'ailleurs que Roland Jaccard prend le nihilisme très au sérieux, et c'est réconfortant.

Trois gros canons au répertoire nihiliste sont d'abord salués respectueusement : Wittgenstein pour la rigueur ; Thomas Bernhard in memoriam ; et Schopenhauer, comme il se doit, en saint patron.

Puis Bouddha, le misogynie qui recommandait à ses disciples de se méfier des femmes, arrive à la rescousse sur son radeau, pour aider nos trois apôtres à passer le fleuve en douceur.

Oscar Wilde, le bel indifférent, vient d'être arrêté par la police, et devant chez lui la foule le hue : « Cependant, raconte Jaccard, un homme se découvrit et respectueusement s'inclina. » (p. 112)

Nihilisme, de *nihil* : rien (le *Lexis* de Larousse donne 1801 comme date d'apparition des sens actuels du mot). Un *rien*



infini aux innombrables reflets tous plus chatoyants les uns que les autres. Grand soleil (noir ?) de l'amertume qui réchauffe à la fois Narcisse et Virginia Woolf. Même Lacan y succombe dans sa livrée de messager de l'impossible bonheur : *il n'y a pas de rapport sexuel (...) il n'y a pas de plaisir sexuel — ou si peu* » (p. 15). Le père Freud, qualifié avec Arthur Schnitzler de « nihiliste serein » (p. 123), est aussi de la procession, qui tourne à la parade avec Elisabeth d'Autriche (Sissi), monsieur Cioran, puis Henri-Frédéric Amiel, dont le journal de 17 000 pages faillit demeurer inédit tellement il s'en foutait. Le terme *nihilisme*, nous dit Camus (dans *L'homme révolté*), a été inventé par Tourgueniev. Jean Granier, dans son « Que sais-je ? » sur Nietzsche, dit, lui, qu'on le trouve déjà chez Jacobi et chez Jean-Paul. Granier ajoute même que Nietzsche l'aura probablement emprunté à ... Paul Bourget (eh oui !) qui l'avait piqué à qui ? On ne sait pas au juste. Mais peu importe la paternité du terme, puisque la généalogie de l'idée (du moins, en philosophie) remonte presque à la nuit des temps — en fait à Gorgias, ce sophiste grec qui osa remettre en question la notion d'être de Parménide. Le nihilisme, comme l'ennui, l'inquiétude, la névrose, le suicide, et tant d'autres choses réjouissantes, transcenderait donc les époques.

Plus qu'un « pied de nez à la logique » (p. 57), le nihilisme, c'est « la persuasion intime et tranquille que l'existence n'a pas de sens, qu'elle est foncièrement inutile et inintelligible » (p. 9). La vérité, de toute façon, on ne l'emmène

pas bien loin avec soi, ont l'air de nous dire ces hommes et ces femmes croyant nous redonner du courage. Réfléchissons-y, et pourquoi pas, laissons-nous tenter en pensant à eux... et en lisant le livre de Jaccard.

François Mailhot

LES HUMANISTES À LA DÉCOUVERTE DE LA COMPOSITION EN PEINTURE 1340-1450

Michael Baxandall

Seuil, 1989 ; 37,95 \$

Publié en anglais en 1971, l'ouvrage de Michael Baxandall vient tout juste d'être traduit (Maurice Brock). L'auteur analyse, dans une première partie, l'importance qu'a eue le renouveau des études latines, amorcé en 1340, sur la situation intellectuelle du temps. Cette révolution linguistique, la restauration du « latin cicéronien » sorti des usages depuis près de mille ans, n'a pas peu contribué à forger les instruments conceptuels nécessaires en cette période de profonde transformation sociale, ce qu'un latin d'Église abâtardi ou les langues vernaculaires d'alors étaient incapables de produire.

Il ne fait pas de doute que l'introduction d'un certain type de rationalité en peinture (perspective, composition, etc.) fut la conséquence de cette magistrale remise en ordre des catégories de la pensée. L'espace propre à la peinture ne pouvait manquer, en effet, d'être affecté par la radicale modification de la place traditionnelle assignée à l'homme dans la nature, modification réalisée au cours de cette période commodément qualifiée de Renaissance.

Parmi les humanistes mentionnés par Michael Baxandall, Alberti demeure exemplaire. L'initiative d'Alberti de transposer à la peinture un modèle d'organisation emprunté à la rhétorique latine l'a conduit en effet à poser pour la première fois les bases d'une méthode critique d'accès aux œuvres.

Un livre remarquable quoique entaché d'esprit universitaire, à moins que ce ne soit là une marque de sérieux.

Patrice Remia

L'INTERNATIONALE PUBLICITAIRE

Armand Mattelart
La Découverte, 1989 ; 29,95 \$

Et si en fin de compte, la terre était *platte* !

Depuis quelques années, le petit monde de la publicité québécoise est inquiété par le phénomène des fusions, des *mergers* comme on dit sur le marché financier. Jacques Bouchard, ex-caïd de la belle agence BCP (Bouchard, Champagne, Pelletier), a fait vibrer avec « On est six millions, faut se parler ! », pourrait-il aujourd'hui vendre son âme à un magnat japonais en mal de renom international ? envisageable. Car la mode publicitaire se porte planétaire, cette saison, Madame.

C'est le propos d'Armand Mattelart, professeur à l'Université de Rennes et auteur de nombreux ouvrages consacrés aux réseaux de communication, qui nous entraîne avec *L'Internationale publicitaire* dans une analyse abondamment documentée, de l'évolution débridée de l'industrie publicitaire.

Pour raison financière et parce qu'elle est maîtresse richement entretenue de la technique, du commerce et de l'industrie, la pub, cet autre vieux métier du monde, se globalise, s'internationalise à grands coups de fusions, d'associations et de dérèglementations. Et c'est votre conscience, votre culture qui paient les frais.

Paranoïaque, ce scénario de Mattelart qu'il applique jusque dans les arcanes du cinéma *culturel* apprend qu'un Bertrand Tavernier tâche de tourner en langue anglaise, que Rambo Stallone se paie un cachet de 20 millions de dollars US par production : le muscle se fait cher. Mattelart, délateur, met son nez partout, dans les grandes boîtes de presse et les agences de relations publiques dont une, bien connue, fut la complice du meurtre de Salva-



dor Allende. (Vous vous souvenez, c'était au Chili il y a quelques années).

Ne vous étonnez donc pas de boire un jour la même bière qu'un notaire de Sydney ou une marchande de légumes de Tombouctou, de lire les mêmes livres, de regarder les mêmes films et les mêmes émissions télévisées entrecoupées des mêmes messages publicitaires et enfin d'avoir la tête de tout le monde, car l'Internationale publicitaire veut votre bien culturel et elle va l'avoir.

À lire pour ceux qui croient qu'un *commercial* ce n'est que commercial.

Paul Dumont

LA TRANSFIGURATION DU BANAL

Arthur Danto
Seuil, 1989 ; 39,95 \$

L'art et la philosophie effectuent une première jonction historique en Europe dans les années 1910. L'art moderne qui naîtra de cette rencontre des peintres avec la philosophie sera *abstrait*, laissant ainsi toute latitude à l'individualité



pour expérimenter jusqu'à l'absolu. « Soudain, nous dit Arthur Danto, l'art et la philosophie étaient prêts l'un pour l'autre. Soudain, en fait, ils avaient besoin l'un de l'autre pour réussir à se distinguer entre eux. » (p. 25)

Dans cette aventure, Duchamp fait figure de précurseur puisqu'il fut le premier à réussir *le miracle subtil* de transformer (*transfigurer*, nous dit Danto) en œuvres d'art des objets ordinaires et bien réels : urinoir, roue de bicyclette, égouttoir de bouteilles, pour ne nommer que les plus connus. Traquer *une sorte de beauté* jusque dans l'usuel et le banal, voilà un élan théorique que Danto fait remonter au moins à saint Augustin méditant le problème du beau. Avec Warhol et le Pop Art, même cette beauté minimale n'a plus cours. L'étape ultime vient d'être franchie : les objets que métamorphose l'artiste sont tel-

lement triviaux qu'il devient possible et même urgent, pour le philosophe, de se demander ce qui fait d'une boîte de tampons à récurer une œuvre d'art.

C'est donc à l'essence de l'art et à la spécificité des œuvres d'art que s'intéresse l'étonnant livre de Danto qui, à l'opposé de la plupart de ses collègues esthéticiens, croit qu'il est possible et même souhaitable de *définir l'art*. Le cher homme y parvient, non sans mal cependant pour nos habitudes d'esthètes *mous*, la pureté expérimentale et la rigueur logique étant de mise dans cet ouvrage difficile.

François Mailhot

RENDEZ-VOUS SORCIER AVEC CARLOS CASTANEDA
Véronique Skawinska
Denoël, 1989 ; 24,95 \$

Castaneda fait vendre ! Galimatias de lapalissades, il fait courir le monde entier derrière de pseudo-traces chamaniques. À chaque virage de la *moral majority*, il rajoute un tome de vérités fondamentales. Tous les anachorètes du grand désert bureaucratique se rengorgent d'être des guerriers et d'apercevoir le contribuable par les yeux charognards du corbeau. Ce serait vrai que ce n'en serait plus triste. Les vieilles magies n'accoucheraient que des mornes États modernes.

Véronique Skawinska cherche le créneau. Elle a déjà accouché d'un livre de diète-santé. Elle a fleuri *Paris-Match* du choc de ses mots et du poids intangible de ses petites photos. Voilà qu'elle tente l'accostage et le rapt d'un best-seller mondial, profitant de la dérobade continue d'un auteur malin qui, elle l'espère, ne prendra pas même le temps de venir la désavouer. De toute façon, dans son livre, elle le disqualifie et le minorise, qu'il n'ait pas même les moyens de polémiquer avec une autorité supérieure qui aurait confié la suite des choses à Aimel Helle. Une bonne fois pour toutes !

Sûr que ces conflits charlatans vous émoustilleront. Pour moi, je l'ai lu comme on lit un canular vipérin, oscillant entre le rire et les larmes, vous connaissant trop, vous imaginant en train d'allumer une atti-

sée dans votre poêle Franklin et dansant autour sans le secours de la marijuana. Sur ce point, en vérité, Castaneda a bien raison : on peut s'exciter de soi-même...

Jean Lefebvre

CHOISIR L'AUDACE UNE ALTERNATIVE POUR LE XXI^e SIÈCLE

Alain Lipietz

La Découverte, 1989 ; 21,95 \$

Les entreprises électoralistes, la démagogie et les magouilles politiciennes vous écœurent et vous font douter des vertus de la démocratie ? L'insolence arrogante d'une fraction de la classe dirigeante et l'étalage des privilèges d'une minorité dominante soulèvent votre colère et vous font douter des assertions de nos nouveaux entrepreneurs ? La multiplication et la clochardisation des nouveaux pauvres, qui se rajoutent aux anciens, vous scandalisent et vous font douter des merveilleux paradis de *l'American way of life* ? La délinquance raciste ou anti-féministe alimentent votre peur des autres, des jeunes, des vieux, de l'avenir et de vous-mêmes et vous font douter de votre sécurité... sociale ? Les propos de certains leaders d'opinion vous impatientent et vous font douter de leur capacité de concevoir et de soutenir un nouveau projet de société ? Tout ce qu'on vous avait appris sur les conditions et l'usage social de la production, sur les compromis régulateurs nécessaires, sur le progrès ou le développement, tout cela à quoi vous avez cru sans jamais oser en demander plus n'est plus assuré ? Six ans après 1984, le monde est plus orwellien que jamais. Pourquoi ? Que décider ? Que faire ? Que vivre ?

Je vous crois mûrs pour lire d'urgence le nouveau livre d'Alain Lipietz, où l'auteur nous propose un modèle de développement alternatif, face à ce qu'il appelle l'échec du compromis fordiste et l'impasse du libéral-productivisme.

Basé sur la rationalisation taylorienne du travail, le modèle fordiste d'organisation du travail se doublait d'un régime d'accumulation permettant de faire correspondre une production de masse et une consom-



mation de masse. Une nouvelle législation sociale, la mise en place d'un État-Providence et la réorganisation du crédit venaient de surcroît instituer une régulation sociale nécessaire. À la fin des années soixante, le beau compromis ne put résister aux révoltes des travailleurs, à la baisse des taux de profit et des investissements et aux lourdeurs jugées intolérables des transferts sociaux. À la fin des années soixante-dix, l'arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher, de Ronald Reagan, et même des « socialistes » européens marqua la mise en place et le triomphe provisoire d'un nouveau modèle, le libéral-productivisme. Il fallait désormais moderniser en pariant sur la *révolution technologique*, libéraliser les entreprises et les échanges, assouplir et déréglementer, redéployer les marchés. Quant à l'État-Providence, il était de bon ton de dénoncer les turpitudes de sa bureaucratie et le laxisme des solidarités qu'il avait encadrées. Sur ce faux projet nouveau, les gouvernements de tous bords ont fait converger leurs efforts, mais le remède était pire que la crise elle-même. L'heure est venue pour une nouvelle alternative : pour une plus grande maîtrise du travail, pour un recul de la marchandisation, pour les technologies les plus écologiques, pour un changement des rapports sociaux de pouvoir et des solidarités, pour une démocratie plus quotidienne, pour un ordre économique mondial non-agressif. Alain Lipietz décrit avec réalisme et minutie chaque facette de cette alternative, nous incitant à reprendre

le chemin et les moyens d'un réel changement.

Face au libéral-productivisme de droite et du centre, mais aussi de quelques gauchistes repentis en mal de pouvoir — on a les Michel Rocard qu'on mérite ? —, Lipietz analyse les impasses et prend parti. Face au déclin des cléricatures communistes, il nous propose d'inventer un réel socialisme pour notre temps. Face aux paresseuses désengagées des intellectuels, l'ouvrage de Lipietz constitue une surprenante et tonique prise de parole et de position.

Jean Carette

MACHIAVEL Quentin Skinner Seuil, 1989 ; 22,95 \$

Au moment où paraît le *Machiavel* de Quentin Skinner, il me semble utile de dire quelques mots de son auteur. Si Quentin Skinner, qui enseigne la science politique à l'Université de Cambridge en Grande-Bretagne, est depuis longtemps apprécié des lecteurs anglo-saxons, il vient à peine d'être découvert dans les pays de langue française.

Dans une intéressante postface, Michel Plon, le traducteur, parle d'un persistant « sentiment d'étrangeté » entre traditions intellectuelles qui pourrait bien être la cause de ces « lenteurs » à découvrir « l'un des penseurs les plus novateurs de la génération d'après-guerre ».

Que le lecteur, toutefois, ne se laisse intimider ni par les modes ni par les habitudes de penser ; ainsi il n'aura aucune peine, bien au contraire, à entrer dans le propos de Skinner. Voici d'ailleurs comment ce dernier définit son mode d'accès au texte : « La question essentielle à laquelle on se trouve donc confronté, lorsque l'on étudie un texte, est la suivante : qu'est-ce que l'auteur, en écrivant à l'époque où il écrivait et compte tenu du public auquel il souhaitait s'adresser, pouvait, concrètement avoir l'intention de communiquer en énonçant ce qu'il énonçait ? » On le voit, rien dans ce qui précède n'est de nature à effaroucher *l'honnête homme* !

Machiavel, car il ne faudrait pas perdre de vue que le livre



lui est consacré, reçoit, ainsi que sa pensée politique, un traitement magistral, proche d'une réhabilitation, en dépit de ce *machiavélisme* de légende auquel le Machiavel historique est étranger. Nous redécouvrons de ce fait l'un des fondateurs de la pensée politique moderne en Occident.

Patrice Remia

LE MONDE Le temps de la réflexion, n° 10 Gallimard, 1989 ; 39,95 \$

Ce dernier numéro du *Temps de la réflexion* porte sur le monde. Sujet vaste par excellence et propre à « donner le vertige » mais qui a comme immense avantage de faire fuir à grands pas les généralités.

Le monde, c'est moi, mais c'est aussi l'autre. Cet Indien, par exemple, qui, au moment où j'écris ce mot, sort un poisson des « bouches du Gange », ou encore cette femme qui, pendant que je lève les yeux sur l'écran de l'ordinateur, crache par *erreur* dans le miroir après s'être vigoureusement brossé les dents, alors que son amant lui caresse la hanche. Si la surprise l'a fait sursauter au point de cracher par mégarde dans le miroir, l'Indien, lui, a déjà relancé sa ligne et moi, je serai rendu au mot *erreur*.

Le monde peut aussi être une parure (*kosmos*), ou bien un ordre particulier (*taxis*) qui donne forme au monde, au *kosmos*. Le monde, ce peut être encore ce que nous croyons, ce que nous pensons réel, en sachant, comme cette mère dans la *Bhâgavata-Purâna*, qu'au fond, « ce qui est illu- ▶

soire, ce n'est pas le spectacle, c'est elle-même, spectatrice qui croit avoir une identité stable et définie». (Charles Malamoud, « Cosmologie prescriptive », p. 304).

Les 23 textes présentés dans ce numéro forment une image fragmentée à souhait de ce monde qu'au lieu de construire, nous *déconstruisons* ! L'avantage, assurément, c'est la précision, chirurgicale, des instruments de mesure. Le désavantage, plus sournois mais peut-être plus réel, c'est l'incohérence, la distorsion que produisent ces textes en nous et les réflexions qu'elles suscitent sur une réalité que nous croyions, à tort, trop bien connaître.

Jean-François Thibault

LE VENTRE DES PHILOSOPHES
Michel Onfray
Grasset, 1989 ; 24,95 \$

Voici l'ouvrage d'un jeune philosophe qui ne manque ni de brio, ni d'un humour puisant avec volupté à différentes sources philosophiques.

À commencer par le sous-titre : *Critique de la raison diététique*. Par homophonie, on peut le percevoir comme parodie de la *Critique de la raison dialectique* de Sartre, un des auteurs auxquels il consacre un chapitre. En fait, il s'agit plutôt d'une référence à Kant, un autre condisciple que Michel Onfray convie à son « banquet des omnivores ». Une description semble l'indiquer, dans laquelle l'auteur met en scène la galerie de ses invités : « À quelques pas derrière lui [il s'agit de Hegel] chemine le pingre Victor Cousin. Il confia avoir compris la *Critique de la raison pure* de Kant le jour où, dans un restaurant allemand, on porta sur la table un monumental plat chargé de légumes et de décors surmontés d'une mince et ridicule tranche



de viande — L'essentiel réduit à peu de chose. » (p. 30)

Défileront alors les philosophes choisis, sept gros canons en tout, faisant chacun l'objet d'une sorte de fiche qui présente les exigences du ventre de chacun et le lien logique, contradictoire ou dialectique, que leur pensée entretient à ce sujet. On apprend ainsi quel rapport-à-la-bouffe entretenaient Fournier, Rousseau, Diogène, etc. C'est parfois surprenant, mis à part Sartre (et encore) dont on se doutait bien « qu'il mangeait n'importe quoi, n'importe quand, n'importe comment » — Simone de Beauvoir dixit, p. 186.

Toutefois, ne nous méprenons pas. Il ne s'agit pas d'une enquête biographique sur le goût et la pensée de chacun en matière alimentaire. C'est plutôt un essai, qui clôt, résume et commente chaque relation des philosophes à la chose alimentaire, par des analogies plutôt bien tournées et des sortes d'aphorismes qui empruntent à la forme métaphorique tout son pouvoir expressif. Il n'est donc pas surprenant que l'ouvrage termine son propos par un chapitre sur « le gai savoir alimentaire ».

tout, hors des références, on souhaiterait une analyse philosophique contemporaine du phénomène alimentaire — un peu comme si un nouveau Jankélévitch analysait et présentait la question. Ce ne serait pas cochon. Ou encore que quelqu'un prenne la relève de Roland Barthes commentant Brillat-Savarin.

Qui sait ? Peut-être un jour *Nuit blanche* se mettra à table (la revue *Vice Versa*, multiculturelle et pluri-ethnique, avait produit un numéro sur le sujet. Ce fut plus ou moins sans suite dans les écrits d'ici et d'ailleurs). Alors, avis aux amateurs. On s'en reparlera, souhaitons-le, et préparez vos fourchettes avec ce premier essai.

Pierre Tétu

DEMAIN, UN EMPLOI ?
Autrement, série Mutations
n° 110, 1989 ; 24,95 \$

Vous en doutiez encore ? Le scandale social le plus criant de la fin des années 80, c'est le chômage des jeunes. Des franges de plus en plus larges de jeunes sont marginalisées, exclues des voies officielles de l'emploi permanent et à temps plein, laissées-pour-compte dans la course au progrès. Sous la direction de Bernard Montel et de Florence Morgensztern, ce numéro de la revue *Autrement* sur le chômage des jeunes en France est pour le moins *costaud*. Une première partie du dossier est constituée de séries statistiques et d'informations sur les politiques d'emploi en France depuis quinze ans. Une seconde partie porte sur des expériences locales originales d'insertion des jeunes dans l'économie marchande. Malgré l'intérêt de ces données empiriques, le lecteur québécois risque de se lasser rapidement. Car pour une fois la comparaison avec la situation des jeunes au Québec reste difficile à faire. Pris dans un magma d'informations très régionalisées, on ne comprend pas toujours de quoi il s'agit tant l'utilisation des sigles abonde, et tant les données de type administratif nous embrouillent dans les méandres de politiques gouvernementales complexes.

La troisième partie du dossier est de loin la plus intéressante.

Mise à part cette nietzscheenne issue, que faut-il conclure d'un tel essai, voué — autre blague savante de l'auteur — à l'hypothèse d'une « diétét(h)ique » ? Qu'il contient plusieurs passages savoureux (on pardonnera les épithètes de circonstance), mais qu'il vous laisse malgré tout un peu sur votre faim. Peut-être parce qu'il l'a suscitée, auquel cas le but poursuivi est en partie atteint. Mais pour le boulimique ou le buveur, bref pour tout lecteur gourmand, le verre placé devant soi est alors plutôt à demi-vide qu'encore à moitié plein. Bien sûr, le tandem Diogène, qui mange du poulpe cru, et Sartre, qui entretient une aversion-angoisse avec les crustacés, n'est pas sans intérêt. On aimerait, en revanche, en savoir plus sur la curieuse relation de Kant avec la boisson, ou de Nietzsche avec les saucisses de sa mère. Mais sur-

sante parce qu'elle pose les questions clefs. L'exclusion des jeunes générations du marché de l'emploi rémunéré est-elle d'abord et seulement un problème économique ? Ne révèle-t-elle pas aussi la cassure d'un modèle social hégémonique qui ne peut répondre à la société post-industrielle, post-tayloriste ? Ainsi, selon le philosophe Joël Roman, rédacteur en chef de la revue *Esprit*, le problème du chômage des jeunes pose au préalable un problème d'insertion sociale et culturelle exprimé dans le paradoxe suivant : le travail est un facteur d'intégration sociale puissant, mais il ne peut plus prétendre à être le modèle exclusif du lien social. D'où la nécessaire mobilisation de tous les acteurs sociaux pour réinventer le lien social entre les générations et entre les individus. Cet ouvrage représente certainement un excellent document de référence pour ceux et celles qui sont confrontés à cette problématique. À qui je conseillerais, dans la même veine, la lecture d'une publication de l'IQRC, *Une société des jeunes* (1986), qui expose de semblables analyses pour la société québécoise.

Marie-Thérèse Lacourse

LE SEXE DES MOTS
Marina Yaguello
Belfond, 1989 ; 19,95 \$

Effectivement, on dit *une* fripouille, *une* canaille, *une* brute, *une* lopette, etc., utilisant ainsi souvent une forme féminine pour désigner, péjorativement, des hommes. Ce qui tendrait à accréditer l'hypothèse d'une tendance discriminatoire négative de notre langue lorsqu'elle utilise le registre du féminin.

Même le communiqué de presse présentant *Le sexe des mots* abonde dans ce sens (ce préjugé ?) et y va de son commentaire obligé : « On s'aperçoit vite, dit ce communiqué, « que la vie du langage passe par la rivalité entre les sexes, cette variante civilisée de la lutte des classes [...] ».

Or la manchette du livre, à l'endos, dit textuellement ceci : « On s'aperçoit que leur sexe (celui des mots) repose sur un fragile équilibre entre la forme et le sens, entre la tradition et



le changement. » Comme on le constate, ce n'est pas tout à fait la même façon d'annoncer les couleurs.

Ce petit livre est d'abord un lexique commenté de quelque 150 pages, précis, nuancé, qui « explore les mécanismes linguistiques et les motivations sociales qui décident du genre des mots », selon les termes de l'éditeur. Il ne s'agit donc pas d'un opuscule polémiste ou *féministe*. C'est la contribution d'une spécialiste de la langue à la curieuse question de la portée sémantique des mots, selon qu'ils sont masculins ou féminins. Elle opposera ainsi au féminin péjoratif « canaille », destiné à un homme, les termes masculins, mais destinés à une femme, de « laideron », « boudin », etc., tout aussi péjoratifs bien que ressortissant du genre prétendument noble.

Dans une trop brève introduction à son lexique, l'auteur¹ rappelle ce fait fondamental : en français, comme dans toutes les langues romanes, le *genre* (masculin-féminin) sert de système de *classement* pour tous les substantifs — que ceux-ci désignent des choses ou les être animés. Pour ces dernières, la partition sexuelle est sémantiquement fondée : *un* homme, *une* femme. Mais pour les êtres inanimés, la répartition des genres relève plus des aléas de la grammaire que de la logique : *un* océan, *une* mer...

Le problème se complique avec les « doublets », visant animaux et êtres humains : *poitrine/poitrail*, *cerveau/cervelle*... Là encore, la langue joue

sur la différenciation des genres pour répartir ce qui est de l'ordre animal et de l'ordre humain. Et, d'après les exemples analysés, on ne peut pas conclure à une discrimination négative a priori concernant le féminin et l'utilisation de ce genre comme procédé d'identification animale.

On dira ainsi, au féminin, qu'une femme a une jolie « poitrine » alors que le pendant animal est classé dans le masculin « poitrail ». En revanche, c'est au féminin qu'on parlera de « cervelle » (d'oiseau) pour désigner femme et animal, l'opposant à l'homme et au mâle qui dispose d'un « cerveau ». Mais dans cette querelle des genres au propre et au figuré, le chameau fut d'abord *la* chameau !

Autant dire qu'on n'est pas sorti du bois, celui où se perdent la linguistique et la sociologie mais où l'on fait néanmoins d'heureuses ou surprenantes rencontres. Et puis n'est-il pas normal que la confusion des genres confirme ou accompagne la confusion des sentiments ?

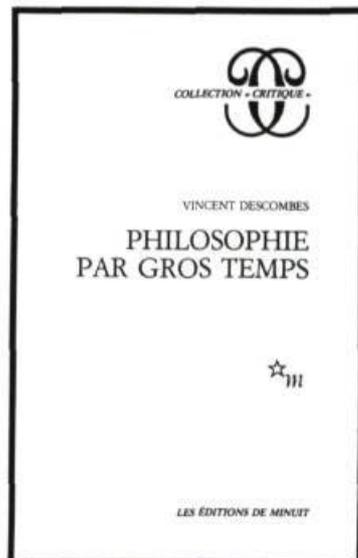
Pierre Tétu

1. En France, il n'existe pas pour l'instant de féminin autorisé pour *auteur* (p. 31), en dépit des formes fondées ou attestées.

PHILOSOPHIE PAR GROS TEMPS
Vincent Descombes
Minuit, 1989 ; 21,95 \$

Vincent Descombes est, paraît-il, un type qui n'a pas froid aux yeux ; un philosophe qui aime bien remettre les pendules à l'heure, comme on dit. Son but avoué dans ce cinquième livre : « interroger les philosophes de l'actualité sur leurs moyens conceptuels » (p. 7).

Beau prétexte pour faire le tour des principaux *mythes* de la philosophie à la page : la querelle Foucault-Habermas, la philosophie comme rhétorique (Rorty), l'hypocrisie critique, la modernité selon Baudelaire, le Collège de sociologie, la pensée énochale, le post-moderne deux sauces, Heidegger et le nazisme, Wittgenstein contre l'esperanto, le post-structuralisme, etc. C'est presque un bilan fin de siècle qui nous est proposé ici ; un vrai régal pour les dilettantes qui prennent la philosophie avec un grain de sel. Pour les



mordus : une occasion de parcourir leur jardin en compagnie d'un philosophe-écrivain qui s'intéresse critiqueusement (et très sérieusement aussi, rassurez-vous !) au présent philosophique le plus actuel.

« En somme, nous dit Vincent Descombes, la philosophie de l'actualité historique n'est pas d'écrire un journal philosophique du cours des choses, elle est de nous préparer à mieux juger [...] en nous aidant à corriger l'appareil des concepts dont nous usons pour comprendre, en chaque circonstance, ce qui est en train d'arriver ». (p. 50)

Regroupés sous sept grands thèmes et autant de chapitres, les *corrections* que nous propose l'auteur valent à quelques célébrités ou systèmes d'être un peu malmenés au passage (Foucault, Sartre, le structuralisme). D'autres noms, par contre : Kant, Nietzsche, Baudelaire, Wittgenstein, conservent intacte leur aura de magie ; Baudelaire, en particulier, que plusieurs philosophes de la modernité aiment bien appeler de temps en temps à la rescousse. Baudelaire et *son baromètre de poète* : pratique pour « éclaircir la logique de nos jugements de valeurs » (p. 182). C'est à se demander, d'ailleurs, parfois, si en s'appropriant le poète à l'intelligence quasi-surnaturelle, les philosophes qui *veulent parler* ne croient pas déjà avoir parlé.

Toujours bien plaisant à citer, Baudelaire : « Puissent les vrais chercheurs nous donner l'année prochaine, cette joie singulière de célébrer l'avènement du *neuf* ! »

François Mailhot